

# Revue de presse

25-31 mai 2009

ZULMA

# FEMMES

Mensuel - Juin 2009



**Eun Hee-Kyung**  
*Les Boîtes  
de ma femme*

Ce livre peut se lire de deux manières : un décryptage universel des cœurs ou une description de la vie de couple en Corée. En cinq nouvelles, la romancière s'introduit dans la sphère

privée de cinq femmes et de leur mari ou amant. Avec pour fil directeur cette question : connaît-on vraiment la personne que l'on aime ? À travers la rupture d'une passion, un journal intime, la stérilité, l'alcoolisme, la folie, l'éducation des enfants, Eun Hee-Kyung scrute les étapes qui mènent au délitement. Le mariage est-il à ce point une potion de désamour ? En filigrane, une lumière particulière nimbe ces personnages qui incarnent un pays méconnu et énigmatique pour les Occidentaux. La qualité littéraire de sa prose ne saurait réduire son œuvre (couronnée du prix Lee Sang en 1998) à un témoignage. Sa psychologie éclairante fait d'elle une Stefan Zweig coréenne alors que sa plume incise l'intime avec une rare délicatesse. NATHALIE SIX  
*Traduit du coréen par Lee Hee-Young et Pierrick Micottis.*  
Zulma, 224 p., 18 €.

# Les ombres de Diogène

S'affichant dans des domaines aussi divers que l'art ou la finance, le cynisme contemporain semble dénaturer l'esprit du cynisme antique. Mais est-ce si flagrant ? PROPOS RECUEILLIS PAR MARTIN DURU

## Une posture existentielle d'attaque



**Roland Jaccard.** Docteur en sciences sociales et psychologiques, il dirige la collection « Perspectives critiques » aux Presses universitaires de France. Il revendique un nihilisme raffiné, qu'il expose notamment dans *La Tentation nihiliste* (« Quadrige » PUF, 1991) ou plus récemment dans son *Dictionnaire du parfait cynique* (Zulma, 2007).

« De nos jours, le sens commun étiquette comme "cynique" n'importe quelle personne dénuée de scrupule, qui ne recule devant aucune tromperie pour servir sa quête de réussite. Le cynique contemporain, uniquement soucieux des apparences et non de la vérité, paraît très éloigné de Diogène. Mais je me méfie de toute idéalisation du passé en général, et du cynisme antique en particulier. Il ne faut pas oublier que Diogène demande à l'oracle de

Delphes comment devenir célèbre – en falsifiant la monnaie, donc... Dès l'Antiquité, les cyniques sont parfois perçus comme des arrivistes, cherchant la renommée grâce à leurs "happenings". Ainsi, ce que l'on a coutume d'appeler aujourd'hui le "cynisme" accompagne déjà comme une ombre les "chiens" du monde gréco-romain.

Selon moi, le cynisme désigne plutôt une catégorie de l'être, une structure transhistorique de pensée et de vie. C'est une posture existentielle d'attaque, le bras armé du nihilisme. Le cynique rompt avec l'humanisme et

les vaines utopies pour montrer la réalité telle qu'elle est, y compris et surtout dans ses travers. C'est un chirurgien qui appuie là où ça fait mal, ou le miroir monstrueux de la société qui le produit. Cette forme d'honnêteté le rend en définitive plus moral que l'idéaliste. Je dirais donc qu'il faut développer sa fibre cynique pour bousculer les mœurs et les chimères des bien-pensants. Mais à force de viser les clichés, on finit par en devenir soi-même un... Ne soyons pas cyniques *tout le temps*, exploitons parfois cette possibilité, multiplions nos apparitions ! »



73

Presse Régionale  
T.M. : 4 804☎ : 04 79 69 05 07  
L.M. : N.C.**La  
Savoie**

VENDREDI 29 MAI 2009

**Châulata. Rabindranath  
Tagore (Zulma)**

L'éditeur français, parmi les plus passionnants et judicieux du moment, a choisi de livrer un texte du prix noble de littérature indien (en 1913. Tagore est décédé en 1941). Deuxième roman de l'auteur, dont on connaît mieux Souvenir d'enfance, qui n'avait encore jamais été traduit en français et qui narre avec une intense finesse littéraire, poétique et natura-

liste (vivement inspiré par la philosophie et l'enseignement de son père philosophe), les élans amoureux d'une femme délaissée. Le cousin de son mari vient s'installer chez elle pour lui tenir compagnie, leur relation va s'échelonner en secret de l'indifférence à la passion la plus brûlante. Vaudeville indien, pur roman d'amour, les jeux de l'amour et du hasard sont poussés ici jusqu'au fond des âmes et des chairs, dans l'opulence et la moiteur tropicale. Si l'on s'imagine que le champ et chant amoureux du début du XXe siècle est aujourd'hui trop daté, il faut s'en détromper et entendre la vibration des ondes, des peaux, l'animation de la plume pour rivaliser de geste amoureuse. Ce roman est une pure danse indienne. Magistral.





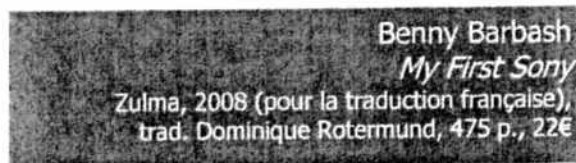
Mensuel - Avril 2009

## Miroirs littéraires

### Bruits et humeurs de la grande famille éclatée

D'Israël et de sa voisine Palestine, on ne retient que les fusils, les bombes et les pierres. Un peuple qui en frappe un autre, l'autre qui répond encore plus violemment etc. Situation terriblement misérable, cercle vicieux qui n'a aucune raison de ne pas se perpétuer pendant des décennies et davantage. Ce n'est qu'avec un effort d'imagination que l'on peut se figurer ce que peut être une journée en Israël ; comme si la vie n'y avait au fond pas tous ses droits. Pourtant, Israël est un pays développé, bardé de gratte-ciels, d'usines et autres entreprises ultra-modernes. Ses citoyens y vivent normalement, avec les mêmes aspirations et difficultés journalières que n'importe quel occidental.

Lire un livre écrit par un auteur israélien, lorsque l'on s'intéresse à ce qui se passe au Moyen-Orient est à ce titre plus enrichissant que la consultation des horribles tragédies qui s'étalent dans les journaux. On s'aperçoit que, en effet, les graves questions politiques encore irrésolues sont au premier plan des préoccupations en Israël, mais cela permet de les remettre dans un contexte plus large et plus complexe que ce que l'on pourrait croire.



Benny Barbash est né à Beer-Sheva (désert du Néguev, sud d'Israël) en 1951. Il a beaucoup écrit dans son pays, pour la scène théâtrale, la télévision et le cinéma ; ainsi que plusieurs romans. *My First Sony* est actuellement le seul ouvrage de Benny Barbash traduit en français seulement en 2008 alors que le texte original en hébreu est paru en 1994 en Israël. Il reconnaît lui-même qu'un auteur israélien peut difficilement inscrire son œuvre hors du champ de l'engagement politique. Les premiers auteurs juifs à avoir écrit en hébreu, langue à l'origine liturgique, réservée aux offices religieux, puis adoptée comme langue commune et quotidienne plutôt que le yiddish

que ne partageaient pas tous les juifs de la diaspora, décrivaient le rêve de la fondation d'un Etat juif, un peu comme une utopie lointaine. Benny Barbash appartient au contraire à une génération qui a toujours connu Israël comme un état de fait, avec tous les problèmes et les désillusions que l'on connaît. Il est citoyen d'Israël mais il écrit sans concession, avec lucidité, il sait que *ce n'est plus un rêve*<sup>1</sup> et que cela tourne parfois au cauchemar.

politique national. Benny Barbash pense que tout a nécessairement une connotation politique en Israël car mêmes les actes quotidiens ne sont pas anodins. Et les repas de famille lors des fêtes religieuses comme la Pessa'h ou Pâque juive, sont très souvent l'occasion de houleuses discussions comme cela a pu être le cas en France lors de l'Affaire Dreyfus.

L'engagement sincère de Benny Barbash en faveur de la cause palestinienne<sup>4</sup> ne l'a en



L'auteur a toujours été engagé à gauche, comme l'était déjà son père avant lui. En Israël, cela a longtemps signifié la poursuite d'un idéal communautaire incarné dans le phénomène des kibboutzim<sup>2</sup>, ces fermes-villages collectivistes développées dès le début du XX<sup>e</sup> siècle par les mouvements sionistes-socialistes, aujourd'hui très dépassé. Être de gauche en Israël, au XXI<sup>e</sup> siècle et au début des années 1990 où le livre a été écrit, cela signifie plutôt prendre fait et cause pour les droits des Palestiniens et en particulier le droit pour eux de créer un Etat indépendant en Cisjordanie, avec pour frontière la ligne verte de 1949<sup>3</sup>. Encore que la récente alliance entre le Parti Travailleuse, social-démocrate et le Likoud, parti néoconservateur de Benyamin Netanyahou brouille largement le paysage

revanche pas empêché de s'attrister de l'appel au boycott du Salon du Livre de Paris 2008. Cette année-là, le thème retenu était *A la découverte d'Israël* à l'occasion du 60<sup>e</sup> anniversaire de l'Etat juif. De nombreuses organisations pro-palestiniennes ont jugé le choix d'Israël comme très déplacé dans le contexte de la politique exercé par cet Etat envers la population arabe. Benny Barbash s'est donc rendu à Paris où *My First Sony* a remporté le prix Grand Public et a regretté que le salon ne soit pas l'occasion de rencontres et de débats sur le sujet du conflit, rappelant que la majorité des auteurs hébreux présents au salon étaient comme lui engagés à gauche.

*My First Sony* est un roman de plus de 400 pages, ce qui peut en rebuter certains. Mais il est très difficile de le quitter lorsque l'on

#### Notes

1. La devise officielle de l'Etat d'Israël est « Si tu le veux, ce n'est plus un rêve ».

2. Un kibboutz, des kibboutzim.

3. Il s'agit de la ligne de démarcation issue de l'armistice de 1949, suite à la guerre entre le jeune Etat d'Israël et ses voisins arabes.

4. Benny Barbash est membre actif du mouvement *Shalom Akhshav* - Peace Now (La Paix Maintenant) qui regroupe des Israéliens favorables à la création d'un Etat palestinien rendu possible grâce à des concessions nombreuses de la part d'Israël comme l'acceptation de Jérusalem-Est comme capitale de la Palestine. Benny Barbash a également rencontré les dirigeants de l'OLP (Organisation de Libération de la Palestine) lorsque celle-ci était encore clandestine.

en commence la lecture et si l'on apprécie son style assez particulier. Le narrateur est Yotam Lazare, un garçon de dix ans à peine, vivant à Tel-Aviv au début des années 1990 avec ses parents, Assi et Alma, son grand frère Shaouli et sa petite sœur Naama. Il est curieux de tout, c'est pourquoi son père lui offre l'un de ces fameux magnétophones rouge, jaune et bleu My First Sony, qui fut le premier de toute une génération d'enfants dans le monde entier. Yotam peut alors enregistrer tout ce qui l'entoure et en particulier les conversations de sa famille qu'il ne comprend pas toujours, obtenant rapidement une impressionnante collection de témoignages, souvent précieux. Il parvient par exemple à enregistrer le récit que fait son grand-père paternel de la Seconde Guerre Mondiale telle qu'il l'a vécue, Juif polonais parti pour Eretz Israël, revenant en 1945 en Pologne et découvrant sa maison natale occupée par des inconnus puis participant à l'organisation de l'*aliyah*<sup>5</sup> clandestin entre la fin de la guerre et la déclaration d'indépendance. Il a bien sûr perdu toute sa famille dans la Shoah avant de rencontrer celle qui va devenir sa femme. Cet arrachement explique sans doute l'importance qu'il attache à la famille qu'il parvient ensuite à se construire, en même temps qu'au pays juif. Le grand-père est proche de la droite israélienne, en particulier du Likoud, et plutôt hostile à la création d'un Etat arabe. D'ailleurs, on perçoit dans *My First Sony* la ségrégation qui peut exister en Israël. Tout au long des centaines de pages, on ne rencontre que des personnages juifs ; il n'y a pas d'arabe, les Juifs restent entre eux. Le grand-père est sioniste mais pas religieux. L'un de ses fils, Abraham, opère un retour en religion en se rapprochant des milieux ultra-orthodoxes, récitant toutes les prières quotidiennes comme le *Birkat hamazon* et ne mangeant que la nourriture *casher* approuvée par le rabbinat. Quant à Assi, il épouse une architecte d'origine argentine, Alma, qui milite comme lui dans des mouvements de gauche, parfois même franchement anarchistes. Ce qui donne lieu à de nombreuses tensions familiales. Alma, que Benny Barbash décrit comme son idéal de femme, refuse par exemple de traverser la ligne verte pour se rendre à la *Bar Mitzvah* d'un de ses neveux et se brouille avec Adam, le deuxième frère de son mari. L'action du roman est située en plein dans la période des négociations et de la signature des Accords d'Oslo, quand chacun pensait que serait créé à court terme un Etat palestinien, ce qui provoquait la colère des partisans de la poursuite de l'occupation voire de l'annexion de la Cisjordanie. Alma colle

également des autocollants de son parti politique sur l'épave que leur a offert le grand-père, provoquant la colère de celui-ci qui menace de récupérer sa voiture.

Le roman n'est pas évident à lire pour tout le monde. Benny Barbash écrit de façon à rendre réaliste le fait que le narrateur soit un garçon de dix ans. Il se permet ainsi des phrases d'une longueur extrême, parfois plusieurs pages, remplies de digressions multiples par le principe des associations d'idées. Ainsi, le roman n'est absolument pas construit de façon chronologique. On apprend assez tôt qu'Assi quitte sa famille, ce qui n'empêche pas Yotam de jongler entre l'avant et l'après au gré des souvenirs qui lui viennent en tête, à l'écoute des cassettes qu'il a enregistré. Cet effet est tout à fait réussi mais ne plaira sans doute pas à tous les lecteurs. L'autre difficulté de ce roman est qu'il s'agit d'un texte destiné en premier lieu à des Israéliens. Il abonde donc de références politiques et religieuses généralement inconnues en France. L'éditeur français a cru bon d'ajouter un lexique en fin d'ouvrage pour expliquer certains termes afin de ne pas gêner la compréhension.

Une fois acceptés ces désagréments, on peut apprécier l'histoire de la famille Lazare avec ses douleurs et ses bons moments, toujours sur fond politique mais avec quelque chose en plus, ce qui fait incontestablement la grandeur de cette œuvre littéraire. ◆

**Gaël Marquet**

En Israël, Benny Barbash a travaillé, en 2002, sur l'adaptation de *My First Sony* en série télévisée. Ses autres romans seront traduits et publiés en France par Zulma dans les années à venir.

## Notes

5. Ce terme désigne le retour des Juifs de la diaspora vers Eretz Israël.